

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 106

Artikel: Une aventure de guerre en 1792
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257497>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Une aventure de guerre en 1792

Le 20 septembre 1792, le général Dommouriez mettait en déroute à Valmy les armées alliées qui, sous le commandement du duc de Brunswick, avaient franchi la frontière et marchaient sur Paris, se flattant d'écraser la Révolution. Entraînant dans leur fuite désordonnée les émigrés qui s'étaient joints à elles, ces armées revenaient en arrière, affolées, éperdues, serrées de près par le vainqueur, qui les chassait devant lui comme un troupeau.

C'est en ces circonstances que, dans l'après-midi du lendemain, à l'approche du soir, un détachement de dragons se présenta à la grille d'un château, non loin de la frontière, y réclamant l'hospitalité pour la nuit. Il battait la campagne depuis le matin pour chasser les derniers foyards. Les dragons étaient las, les chevaux fourbus. En apercevant au fond d'un parc aux frondaisons opulentes ce château dont la façade toute blanche se déroulait sur le fond des verdure automnales, l'officier qui commandait le détachement avait eu la pensée d'y prendre gîte jusqu'au lendemain.

Cet officier, un jeune lieutenant, vingt-cinq ans à peine, se nommait Jean Delize.

Résolu à passer la nuit dans la maison qui venait de s'offrir à ses regards et ayant annoncé à ses dragons son intention, à laquelle ils s'étaient empressés d'applaudir, il pénétra à leur tête dans le parc, dont la grille était ouverte et arriva avec eux, sans avoir rencontré personne, jusqu'au perron de l'habitation. Là, il descendit de cheval pour aller frapper à la porte.

Brusquement, elle s'ouvrit. La silhouette d'un vieillard, dans lequel il devina un domestique, se dressa devant lui, l'interrogeant des yeux et de la parole :

— Que désirez-vous, Monsieur, pardon, citoyen ?

— Une place dans les écuries pour mes chevaux, la soupe pour mes dragons et pour moi, et de la paille fraîche sous un hangar, afin que nous puissions dormir cette nuit.

* * *

La demande de Jean Delize parut troubler le vieillard. Il hésitait à répondre lorsque, d'une salle s'ouvrant sur le hall où l'officier était entré, sortit une jeune femme dont la beauté le stupéfia. Grande, mince, les cheveux blonds et les yeux bleus, elle avait, sous sa robe noire, des allures aristocratiques qui révélaient une ci devant, comme on disait alors.

— Qu'est-ce que c'est, Johanne ? interrogea-t-elle en s'adressant au domestique.

Johanne, dont l'émotion faisait trembler la voix, répéta la demande qui lui avait été adressée par l'officier. Celui-ci, que la présence de cette belle créature pénétrait de respect et d'admiration, crut devoir s'excuser.

— Je suis désolé, citoyenne, de ne pouvoir vous éviter ce dérangement, mais il ne sera pas de longue durée : nous partirons au petit jour.

— Ne vous excusez pas, Monsieur l'officier. Je suis bonne patriote, et chez moi, les soldats de la République sont chez eux. Il y a place dans les écuries pour vos chevaux. Il y aura à souper pour vos hommes, et ils pourront coucher dans les remises. Quant à vous, j'espère que vous voudrez bien vous

asseoir à ma table et accepter une chambre au château.

— Ne voulez-vous pas me dire à qui je dois un accueil si bienveillant ? reprit Jean Delize.

— Je me nomme Adèle de Briey, répondit la châtelaine. J'ai perdu mes parents. Depuis leur mort, je vis seule dans cette maison.

— Seule ! sans protection, sans défense ! s'écria-t-il. C'est bien imprudent en temps de guerre et de révolution, Mademoiselle. Cette bataille qui s'est livrée hier si proche d'ici vous exposait à de bien graves dangers.

N'étais-je pas sous la garde de Dieu ? objectait-elle. Pendant qu'on se battait, je le priais pour le succès des armes françaises, et vous voyez qu'il m'a exaucé.

Si Jean Delize n'eût été déjà sous le charme de ce visage adorable et de cette voix de fée, il eût été frappé par l'expression de surprise qu'avait mise sur les traits du vieux serviteur le langage de sa jeune maîtresse. Mais il ne voyait rien, n'entendait rien qu'elle, et il n'eût pas un instant la pensée que, inspirée par le danger que lui faisait courir l'arrivée inattendue des soldats de la République, elle s'efforçait de le conjurer en jouant une comédie à leur commandant.

Celui-ci ne devait jamais oublier la soirée qu'il passa avec Mlle de Briey : une femme exquise, au plus haut degré captivante, patriote exaltée, admiratrice de Dommouriez, tout contribua à donner aux instants durant lesquels il lui fut donné de la mieux connaître le charme d'une aventure romanesque et à lui inspirer le regret d'être obligé de partir le lendemain. A vingt-

landaient sa chaumière, Berna était assis et, le poil hérissé, nous regardait de ses prunelles magnétiques.

Était-ce possible ?

Quel démon avait ressuscité cet autre démon ?

Nous restâmes un instant ahuris, bouches béantes, puis, d'un accord tacite, au grand ébahissement du père Michel, nous nous mîmes à courir sans lui répondre, à courir à en perdre haleine jusqu'à la grange où, tout de suite, nous remuâmes la paille.

Berna avait disparu ; c'était bien lui que nous avions vu là-bas, dans le fouillis des feuilles.

V

Le père Michel ne sut jamais, heureusement, la tentative de meurtre dont nous nous étions rendus coupables et dont l'année suivante, à l'époque de ma première communion, je m'accusai humblement..... avec remords même, non seulement parce

Feuilleton du *Pays du dimanche* 4

LE CHAT DU PÈRE MICHEL

Souvenirs d'enfance

Clément qui m'aperçut le premier accourut vers moi et me dit crânement :

— Allons, je te suis ! En passant par la petite porte du clos personne ne nous verra entrer dans la grange. Seulement tu sais, pour aller de ce côté, il faut bien aussi passer par devant chez le père Michel.

— Ah !... murmurai-je, je n'y avais pas songé.

— Bist ! qu'est-ce que ça fait ? Il ne se doute de rien, va ! Mais comme il se douterait vite peut-être, nous le tromperons par notre assurance. Fais comme moi...

Il se mit à fredonner.

Avait-il assez d'aplomb, ce gaillard là !

— Chante aussi, reprit-il.

J'obéis et nous voici tous deux marchant en nous tenant par la main, bien droits et un peu pâles, chantant d'une voix malgré tout peu rassurée. D'autant plus que, déjà, nous apercevions debout, sur le seuil de sa porte et fumant sa pipe dont la fumée posait un petit bronzage bleu sur les glycines du mur, le rebouteux-sorcier dont le regard semblait scruter notre conscience.

— Eh ! eh ! les enfants ! nous cria-t-il, vous êtes joliment gais, ce soir ! Où donc que vous allez de ce pas ?

Il fallait répondre et je ne sais trop ce que j'allais dire lorsque, soudain, je me sentis défaillir, une sueur froide perla à mon front, mes dents claquèrent, mes yeux s'agrandirent par l'effet d'une terreur sans nom.

Près du rebouteux goguenard, dans l'enchevêtrement des branchettes qui enguir-